

Hail, Ceasar! Hollywood Babylone

Guillaume Potvin

Number 301, March 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82403ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Potvin, G. (2016). Review of [Hail, Ceasar! Hollywood Babylone]. *Séquences : la revue de cinéma*, (301), 24–24.

Hail, Ceasar!

Hollywood Babylone

Depuis 17 films déjà, les Coen ont prouvé qu'aucune sphère sociale, aucune croyance ou idéologie n'était à l'abri de leur cynisme mordant. En ce sens, *Hollywood*, cette fabrique de rêves que leur **Barton Fink** avait déjà en ligne de mire, s'avère être un terrain particulièrement fertile pour satiriser les mythes de l'Amérique moderne.

GUILLAUME POTVIN

Fixer: personne responsable de protéger la réputation des vedettes de cinéma, de garder leurs noms hors des magazines à potins. C'est un tel personnage, Eddie Mannix (Josh Brolin), qui d'une gestion de crise à une autre dévoile l'envers du décor d'Hollywood dans ses années d'or. Force est de constater que pour faire scintiller Tinseltown, on doit se salir les mains.

Beaucoup moins sombre qu'un **Mulholland Drive** ou qu'un **Sunset Boulevard**, le Hollywood des Coen est édulcoré à coups de numéros musicaux et de situations loufoques; ses scandales sont bien moins sordides que ceux qui ont marqué l'Histoire. Ici, les meurtres et les viols dans lesquels fut impliqué le véritable Mannix, ancien producteur exécutif de la MGM, sont remplacés par des complots tous plus absurdes les uns que les autres. L'humour fait certainement partie de leur palette tonale, mais le duo adopte ici un mode comique qu'on n'aura pas vu aussi pleinement assumé depuis **Burn After Reading**.



Une esthétique démodée contagieuse

Heureusement, ils trouvent, en cette décennie d'après-guerre, amplement d'archétypes pour être les dindons de la farce. Tout y passe: l'ambition artistique démesurée des cinéastes, les motifs marxistes des scénaristes intellectuels. Le portrait qui se trace est celui d'une génération de grands idéaux antinomiques, où les causes défendues justifient les dérogations éthiques. Ces sujets, d'emblée assez graves, sont habilement caricaturés par les Coen avec l'esprit et l'intelligence qu'on leur connaît. Ainsi magnifiée, la paranoïa planante de cette ère secouée par les politiques du maccarthysme révèle tout son ridicule. Parmi ces fumisteries apeurantes brillamment désamorçées, et sous le nez des censeurs, s'infiltreraient propagande communiste et promotion de l'homosexualité dans les films grand public. Pire encore, les Soviets seraient déjà au large de Malibu.

Pris au milieu de tout cela, le fervent catholique Eddie Mannix, déchiré entre ses devoirs moraux et son devoir professionnel de mener à bon terme la production d'un film évangélique à la suite

de la disparition de son acteur principal, Baird Whitlock (George Clooney). Tel le Christ accomplissant la volonté de Dieu, Mannix doit lui aussi accomplir, à sa façon, toutes sortes de petits miracles au nom des studios *Capitol*: «dé-bâtarder» un enfant en profitant d'une échappatoire légale, rétablir la réputation de ses acteurs en taisant les rumeurs d'adultères. Par le fait même, c'est toute l'hypocrisie du *studio system* qui est illuminée par le feu des projecteurs.

Mais qu'importe, puisqu'au final, le simple plaisir procuré par les nombreux hommages aux genres désuets qui truffent **Hail, Caesar!** éclipe toute lecture analytique qu'on peut en faire. Ces scènes, malgré le potentiel parodique de leurs référents – des péplums bibliques aux comédies musicales de Gene Kelly et d'Esther Williams – aussi kitsch peuvent-ils sembler aujourd'hui, sont pourtant les moments les plus sincères de ce film qui dépeint la plupart de ses personnages comme des écerclés. Difficile de rester de pierre devant un tel engouement pour ces esthétiques démodées, qu'il s'agisse de la direction artistique de Cara Brower ou des prises de vue de Roger Deakins, la nostalgie qui s'en dégage est contagieuse.

Bien que ces scènes se révèlent parmi les meilleures du film, elles participent au défaut principal qu'on pourrait lui reprocher: un manque de cohésion narrative. Les intrigues des Coen prennent normalement toutes sortes de détours inattendus et **Hail, Caesar!** avait pourtant tous les éléments pour construire un chassé-croisé de sous-intrigues s'imbriquant l'une dans l'autre ou, du moins, pour offrir un véritable mystère à résoudre. Il prend plutôt la forme d'une série de tableaux certainement hilarants, mais somme toute assez désunis. On accorde le même degré d'importance aux histoires de mœurs qu'à celles des crimes. Les Coen semblent conclure qu'à Hollywood, rien ne compte plus que les films et l'impact qu'ils auront sur leurs spectateurs ébahis. Tout le reste serait superflu.

Malgré ses quelques moments de grâce formelle et ses dialogues cocasses, **Hail, Caesar!** n'atteint pas la hauteur des films précédents du duo. Il offre toutefois un regard cinglant sur Hollywood à un moment crucial de son histoire, soit les derniers souffles du *studio system*, quelques années avant les grands bouleversements des années soixante.

★★★½

■ AVE, CÉSAR! | **Origine:** États-Unis – **Année:** 2016 – **Durée:** 1 h 46 – **Réal.:** Joel et Ethan Coen – **Scén.:** Joel et Ethan Coen – **Images:** Roger Deakins – **Mont.:** Joel et Ethan Coen – **Mus.:** Carter Burwell – **Son:** P.K. Hooker – **Dir. art.:** Cara Brower – **Cost.:** Mary Zophres – **Int.:** Josh Brolin (Eddie Mannix), George Clooney (Baird Whitlock), Alden Ehrenreich (Hobie Doyle), Ralph Fiennes (Laurence Laurentz), Scarlett Johansson (DeeAnna Moran), Tilda Swinton (Thora et Thessaly Thacker) – **Prod.:** Joel et Ethan Coen, Tim Bevan, Eric Fellner – **Dist.:** Universal.